

Des peintures éclatantes couvraient sa poitrine et ses bras. Sa chevelure noire comme l'ébène était emprisonnée dans une touffe de plumes longues et brillantes. Une hache placée dans sa ceinture de cuir rouge, et sur laquelle il appuyait fortement sa main, indiquait qu'il venait de quitter les sentiers de la paix pour entrer dans ceux de la guerre.

Il se promenait, d'un pas lent et souple comme celui d'un fauve, à travers les tentes de sa tribu, hâtait les préparatifs de ses jeunes hommes, s'arrêtait de temps en temps pour examiner si leurs armes étaient en bon état, consultait parfois de son regard, assuré comme celui de l'oiseau dont il portait le nom, le soleil qui déclinait à l'horizon, puis venait s'asseoir au bord de l'eau sur un quartier de roc, à côté d'un homme vêtu à l'europpéenne et qui, appuyé sur une courte carabine, paraissait plongé dans de profondes réflexions.

Cet homme silencieux et rêveur était coiffé d'une épaisse casquette en castor qui ne permettait pas d'apercevoir le haut de son visage.

Les vêtements de gros drap, les guêtres de cuir fauve qui serraient ses jambes, la poire à poudre et le sac plein de balles qui se croisaient en sautoir sur sa poitrine le désignaient comme l'un de ces chasseurs canadiens, si habiles en temps de paix pour découvrir la retraite du castor ou de la martre, si terribles aux Anglais, en temps de guerre, par la prodigieuse précision de leur coup d'œil.

C'était le descendant d'une rude et honnête famille bretonne qui était venue s'établir au Canada un siècle auparavant. Il se nommait David Kérulaz, mais, selon la coutume des prairies, il portait, en outre, trois ou quatre sobriquets qui caractérisaient sa profession et ses rares qualités de force et d'adresse.

Au moment où le soleil cacha la moitié de ses feux derrière la crête de la falaise, un guerrier sauvage qui se tenait debout à gauche du ravin, appuyé sur son long fusil, comme une sentinelle attentive, fit entendre par trois fois un cri prolongé.

Aussitôt tous les Indiens accroupis autour des feux se levèrent et fixèrent leurs regards curieux vers l'entrée de la baie.

Un petit groupe d'étrangers venait de pénétrer dans leur camp.

Quinnipeg marcha aussitôt vers eux et les salua en plaçant ses deux mains croisées sur sa poitrine.

— Que mes frères blancs soient les bienvenus parmi nous, dit-il d'une voix lente et douce. Nos jeunes hommes leur tendront la main et fumeront avec eux le calumet de paix. Nos longues pirogues sont préparées pour les recevoir et les mener au camp de notre père, le grand Ononhoo.

Ces nouveaux venus étaient, on l'a deviné, Jean d'Arramonde, Saint-Preux et le vicomte de Frontenac.

Quinnipeg et David le Chasseur étaient entrés le matin dans l'auberge de Québec au moment où Frontenac et d'Arramonde achevaient leur repas.

L'aide de camp de M. de Vaudreuil connaissait de longue date le chef sauvage et son ami le chasseur.

La conversation s'était donc engagée entre eux. Quinnipeg avait annoncé qu'il allait remonter le Saint-Laurent le soir même pour conduire ses guerriers au camp de M. de Montcalm. Frontenac lui avait aussitôt demandé s'il ne pouvait pas se charger de guider deux jeunes officiers qui avaient un grand désir de rejoindre l'armée le plus promptement possible.

Et le chef sauvage ayant consenti à se charger de cette mission, il avait été convenu que les deux gentilshommes français se trouveraient à quatre heures de l'après-midi à l'anse de Foulon

pour s'embarquer avec leur domestiques et leurs bagages sur les pirogues des guerriers abénaquis.

Jean d'Arramonde n'eut pas assez de paroles pour remercier Frontenac et Quinnipeg ; ce dernier, peu habitué à ces effusions gasconnes, répondit simplement que les guerriers français trouveraient toujours en lui un ami dévoué.

Saint-Preux et d'Arramonde avaient été exacts au rendez-vous. Le vicomte de Frontenac avait voulu les accompagner pour leur dire, au moment du départ, un dernier adieu.

Sur un signal de Quinnipeg, les feux furent éteints, les tentes de peaux roulées et jetées dans le fond des pirogues amarrées au bord du fleuve et où les guerriers indiens prirent place avec un empressement silencieux.

Deux barques plus larges que les autres furent ensuite approchées du bord.

Dans l'une, Quinnipeg devait prendre place avec Jean d'Arramonde.

L'autre était réservée à Gaston de Saint-Preux et au chasseur canadien.

Paternel plaça dans la première le petit porte-manteau de son maître, et Lécillé fit glisser dans la seconde les caisses que deux hommes portaient avec peine et qui contenaient les élégants vêtements de Saint-Preux et les mille objets nécessaires à sa toilette.

Au moment de monter dans les pirogues qui allaient les emmener vers des terres inconnues, les deux Français se tournèrent vers M. de Frontenac et, mettant chacun leur main dans l'une des siennes, le remercièrent une dernière fois des attentions courtoises dont il n'avait cessé de les combler depuis leur arrivée à Québec.

— Adieu, messieurs, répondit le jeune officier d'une voix un peu émue, adieu, ou plutôt au revoir, car je sens que nous nous reverrons. Si j'ai un regret, au moment de vous quitter, c'est de ne pouvoir réunir en une même étreinte ces deux mains loyales qui sont entre les miennes. Permettez-moi d'espérer que j'aurai un jour cette joie de vous retrouver frères par le cœur, comme vous allez l'être bientôt par les armes.

Les deux gentilshommes évitèrent de répondre à ces dernières paroles de M. de Frontenac. Après avoir serré une dernière fois les mains du jeune officier, ils se tournèrent brusquement le dos et chacun d'eux monta dans la barque qui lui était destinée.

A un nouveau signal donné par l'Aigle-Noir, les rameurs se couchèrent sur leurs longues pagaies. Bientôt, au son lent et cadencé des rames, les pirogues s'éloignèrent du rivage, et leurs quilles effilées découpèrent sur la face du fleuve de minces rubans d'argent.

Quinnipeg s'approcha alors de Jean d'Arramonde et lui dit de ce ton doux et gravement poli qui formait un si étrange contraste avec la physionomie farouche du chef sauvage et son extérieur guerrier :

— Si mon frère blanc désire se reposer, qu'il s'étende au fond de la pirogue sur ces peaux amoncelées. Il peut avoir confiance dans la force et l'adresse de mes jeunes hommes. Il ne s'apercevra ni des sauts ni des portages, et pourra dormir tranquillement jusqu'à ce que nous arrivions au camp du "Grand-Marquis." S'il a quelque désir, qu'il parle, mes jeunes hommes s'empresseront de le servir.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).